

CB

Revue suisse des professionnels du cinéma
Nr. 496 | Août - Septembre 2017



cinebulletin.ch

COMÉDIE DE REMARIAGE

Les trois associations de producteurs suisses envisagent de n'en former plus qu'une, à nouveau.

VOIR LA RÉALITÉ EN FACE

Les festivals de Locarno, Genève et Zurich s'associent pour créer un espace de débat pour la branche.

ENTRETIEN AVEC MICHEL MERKT

Le producteur genevois établi à Monaco parle de son succès, de ses choix et de la politique du cinéma.

Notre soutien à la culture.

En 2016, SWISSPERFORM a consacré plus de 5 millions de francs à l'encouragement de projets culturels et sociaux.



www.swissperform.ch

Schweizerische Kulturstiftung
für Audiovision

Fondation culturelle pour
l'audiovisuel en Suisse

Fondazione culturale per
il settore audiovisivo in Svizzera



Le festival fête ses 70 ans. Ci-dessus, la toute première édition du Locarno Festival, en août 1946. © Locarno Festival

Investissements dans l'avenir

Locarno se dote d'un nouveau centre de compétences audiovisuelles au rayonnement suprarégional en forme de cadeau d'anniversaire pour le Locarno Festival (le nouveau nom de la manifestation). Les attentes sont élevées, mais on ne saura que l'année prochaine dans quelle mesure le nouveau PalaCinema saura y répondre, à la lumière des premières expériences et quand tous ses locataires y auront pris leurs quartiers, en automne. Mais avant, il doit passer le premier test de résistance : la 70^{ème} édition du festival.

La manifestation est celle qui profitera en premier lieu de la nouvelle structure : elle pourra quitter ses bureaux exigus derrière la Piazza et emménager dans des locaux considérablement plus prestigieux. Plus important encore, avec l'ouverture du PalaCinema, la plus grande manifestation culturelle de Suisse dispose de 800 places assises supplémentaires d'un seul coup. En 2018, une grande salle avec terrasse pour accueillir les réceptions et autres manifestations s'y ajoutera, un soulagement bienvenu pour l'infrastructure du festival, longtemps négligée. Le directeur artistique Carlo Chatrian souligne la signification à la fois « symbolique et pratique » de cet engagement. Nous avons visité le chantier (encore inachevé) à la fin du mois de juin et nous vous faisons part ici de nos premières impressions.

Du côté des producteurs suisses, les nouvelles sont pleines d'espoir : d'importants efforts sont déployés actuellement pour surmonter les divisions entre les trois associations, la SFP, le GARP et l'IG, dans le but de les fusionner en une seule nou-

velle structure. Ce projet, s'il aboutit, tiendrait du miracle, puisqu'il signifierait le règlement d'anciennes querelles datant de 2001 et de 2008 qui compliquent les discussions de fond. Pourtant, l'eau a coulé sous les ponts. Les trois associations se sont non seulement rapprochées et ont prouvé à plusieurs reprises qu'elles pouvaient collaborer, notamment lors des négociations portant sur le dernier Pacte de l'audiovisuel. Les jeunes producteurs sont particulièrement conscients de la nécessité de présenter un front uni pour aborder les problèmes de coproduction et de distribution, tout comme les autres questions de survie du cinéma suisse. Une seule grande structure serait mieux à même de s'imposer dans les négociations. Vous en apprendrez davantage dans ce numéro sur les personnes à l'origine du projet de fusion et sur ses chances de réussite.

Au début du mois de juin, la revue *Frame* a publié un article qui a fait des vagues (« Schweizer Film. So wird der Traum wahr ») et qui pointe les problèmes auxquels se confronte la branche. Nous avons décidé de traduire et de publier sur notre site internet le manifeste qui l'accompagne et le résumé, afin de le rendre accessible aux Romands. Et, comme il se doit pour une revue professionnelle, *Cinébulletin* poursuivra le débat autour des thèses qui y sont défendues (y compris les plus provocatrices).

En vous souhaitant de passer de belles journées à Locarno,

Kathrin Halter

LOCARNO FESTIVAL

02.-12.08.2017

**GOTTHARD –
ONE LIFE ONE SOUL**
Kevin Metz



GOLIATH
Dominik Locher



**WILLKOMMEN
IN DER SCHWEIZ**
Sabine Gisiger



DAS KONGO TRIBUNAL
Milo Rau



PIAZZA GRANDE
Misha Györik, Michael Beltrami



CHOISIR À VINGT ANS
Villi Herrmann



LE VENERABLE W.
Barbet Schroeder



POUR LA CINÉMA SUISSE.

SRG SSR

Impressum

Cinébulletin N° 496 / Août - Septembre 2017
Revue suisse des professionnels du cinéma
et de l'audiovisuel

www.cinebulletin.ch
#cinebulletin



Editeur
Association Cinébulletin

Responsable de publication
Lucie Bader
Tél. 079 667 96 37
lucie.bader@cinebulletin.ch

Rédaction (Suisse romande)
Pascaline Sordet
Rue du Général-Dufour 16, 1204 Genève
Tél. 079 665 95 22
pascaline.sordet@cinebulletin.ch

Redaktion (Deutsche Schweiz)
Kathrin Halter
Heinrichstrasse 177, 8005 Zürich
Tel. 043 366 89 93
kathrin.halter@cinebulletin.ch

Graphisme
Ramon Valle

Traduction
Claudine Kallenberger, Kari Sulc, Arnaud Enderlin, Mathias Knauer

Correction
Mathias Knauer, Virginie Rossier

Régie publicitaire /
Encarts dans Cinébulletin
Daniela Eichenberger
Tel. 031 313 36 54 (lu, me, je)
inserate@cinebulletin.ch

Abonnements et changements d'adresse
Daniela Eichenberger
Tel. 031 313 36 54 (lu, me, je)
abo@cinebulletin.ch
Abonnements online: www.cinebulletin.ch

Impression
Saint-Paul

ISSN 1018-209
Reproduction des textes autorisée unique-
ment avec l'accord de l'éditeur et la citation
de la source.

Soutenu par:



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun Svizra
Departement fédéral de l'intérieur DFI
Office fédéral de la culture OFC

Sommaire



«The Song of Scorpions» de Anup Singh, coproduit par Michel Merkt, projection sur la Piazza Grande, 9 août.

Éditorial

Investissements dans l'avenir / **p. 3**

Associations de producteurs

Le GARP, l'IG et la SFP envisagent de fusionner, sous la poussée de la jeune génération / **p. 7**

Connect to Reality

Les festivals de Locarno, Genève et Zurich lancent une plateforme de débat commune / **p. 10**

Grand entretien

Le producteur suisse Michel Merkt parle de son métier et de la politique du cinéma en Suisse / **p. 13**

Ouverture du PalaCinema

Nouvel écrin pour le festival / **p. 17**

Diversité culturelle

La Suisse est-elle représentée dans toute sa diversité à l'écran ? / **p. 20**

Le portrait

Esmé Sciaroni, maquilleuse / **p. 23**

Les gens / p. 24

Le commentaire de l'invité

Marco Zucchi, journaliste à la RSI, sur l'article de Frame / **p. 25**

À l'affiche de Locarno

Les films suisses en compétition en images / **p. 26**

| NUMÉRO | DATES DE PARUTION | DÉLAIS PUBLICITÉS |
|-------------------------|-------------------|-------------------|
| 497 Octobre | 2 octobre | 11 septembre |
| 498 Novembre - Décembre | 20 novembre | 30 octobre |
| 499 Janvier | 5 janvier | 11 décembre |

En couverture

La première projection sur la Piazza Grande, en 1971, qui a donné au Locarno Festival son centre public et son symbole. © Locarno Festival

Derrière chaque création audiovisuelle il y a des femmes et des hommes. Nous protégeons leurs droits d'auteur.

Nous représentons vos droits
en Suisse et à l'étranger.



SSA société
suisse des
auteurs

Gestion de droits d'auteur
pour la scène et l'audiovisuel
Lausanne | 021 313 44 55
info@ssa.ch | www.ssa.ch

suissimage

Coopérative suisse pour les droits
d'auteurs d'œuvres audiovisuelles
Berne | 031 313 36 36
Lausanne | 021 323 59 44
mail@suissimage.ch | www.suissimage.ch

Comédie de remariage

Les trois associations nationale de producteur, la SFP, le GARP et l'IG veulent fusionner. Ou plutôt, pourraient. Une nouvelle motion fait monter la pression, mais il faut d'abord trouver un terrain d'entente.

Par Kathrin Halter

7



Divorcés et bientôt remariés: Katharine Hepburn avec Cary Grant et James Stewart dans «Philadelphia Story» (1940), de George Cukor.
© Collection de la Cinémathèque suisse, tous droits réservés.

La fusion pourrait devenir réalité à la fin de l'année : un petit miracle fabriqué en Suisse. En tout cas, tout semble l'indiquer et plus personne n'ose s'y opposer. Et pourtant, nos interlocuteurs restent prudents. Après tout, les nouvelles idées mettent toujours un certain temps à s'imposer, surtout en Suisse, et il ne faut pas oublier les luttes intestines, les animosités et les anciennes disputes que l'on peine à oublier, alors même que les jeunes producteurs·trices s'y intéressent toujours moins.

Querelles obsolètes

Ivan Madeo fait partie de ceux que cette situation lasse depuis longtemps. Le producteur de Contrast Film est, avec Stefan Eichenberger, à l'origine de l'initiative du projet de fusion entre les trois associations, la SFP, l'IG et le GARP. Il en a fait sa mission depuis trois ans. Si son naturel affable et sympathique lui a sans doute été utile, Ivan Madeo n'a pas peur du franc-parler : « Il s'agit désormais de laisser derrière nous ces querelles obsolètes. Nous avons plusieurs fois échoué à les surmonter, mais maintenant, nous pouvons enfin y croire. Les défis qui attendent la branche sont immenses, et nous ne pourrons les affronter qu'ensemble. » La plupart des professionnel-le-s de sa génération trouvent absolument incompréhensible que les trois associations mènent séparément le même combat plutôt qu'en unissant leurs forces. « Cette fragmentation nous sape et affaiblit la Suisse comme pays producteur. Elle représente une perte d'énergie, de temps et d'argent. Ces rivalités de clocher sont particulièrement obsolètes à l'heure où nous sommes de plus en plus

confrontés à des problèmes d'ordre international, qu'il s'agisse de questions de droits d'auteur, de coproduction ou de distribution. »

Ivan Madeo sait que la plupart des producteurs·trices se rangent aujourd'hui derrière le projet de regroupement. Les résultats d'une enquête menée l'année dernière auprès de sociétés de production, grandes et petites, le rendent optimiste. Une motion pour la réunification des associations soumise à la SFP, à l'IG et au GARP le 7 février a été signée par 30 producteurs·trices renommé·e-s représentant toutes les associations et toutes les régions linguistiques. On peut y lire : « Nous, productrices et producteurs soussignés, ne pouvons plus guère comprendre pourquoi les trois associations, qui pourtant sont d'accord sur la plupart des contenus et des objectifs relatifs aux intérêts de la branche, se présentent et agissent séparément. Nous sommes même convaincus que [cette fragmentation] fragilise notre profession. »

La motion convie la direction des associations à mettre de côté leurs différends et propose une votation consultative dans les trois groupements pour la réunification avec un seul secrétariat et un comité unique. La motion précise que ce dernier devra être composé pour moitié de producteurs·trices issu·e-s de la jeune génération.

Réaction en chaîne

La SFP est le premier à réagir : lors de leur assemblée générale le 10 mai, les membres de l'association mandatent à l'unanimité le comité, lui demandant de tout mettre en œuvre pour atteindre la réunification. (Ivan Madeo et Mirjam von Arx sont élus dans le

nouveau comité de la SFP pendant cette même assemblée.) Lors d'une réunion de coordination entre plusieurs membres du GARP, de l'IG et de la SFP début juin, l'IG se prononce lui aussi « en principe » en faveur d'une fusion et propose que deux membres de chaque association formulent de nouveaux statuts, en collaboration avec le conseiller juridique Thomas Tribolet, et préparent la fusion. On attend actuellement que la SFP et le GARP se prononcent sur cette proposition. Les optimistes espèrent qu'une assemblée inaugurale de la nouvelle grande association suisse de producteurs-trices pourra avoir lieu avant la fin de l'année.

Quelques réserves malgré tout

Michael Steiger, membre de l'IG et coprésident de l'association jusqu'en 2016, a également signé la motion et veut « faire avancer l'idée », selon ses mots. Il trouve l'évolution très positive et estime qu'il est grand temps qu'une fusion ait lieu. « De nature optimiste », il espère que les producteurs-trices parviendront à trouver un terrain d'entente avant la fin de l'année ; ce serait essentiel d'en être là avant la procédure de consultation des nouvelles mesures d'encouragement en 2018. Mais l'IG n'est pas sans réserve. Steiger estime qu'il faut encore davantage d'entente sur les questions de base, notamment celle des commissions d'attribution de l'OFC. Même si l'IG ne pense pas (ou plus) pouvoir convaincre la majorité d'adopter un système à l'intendant, il prône néanmoins un « système fonctionnel ». Concrètement : le remplacement du système actuel A/B, qui ne satisfait personne, par un système satellitaire.

Selon Simon Hesse, coprésident de l'IG, un autre point encore sujet à débat concerne l'aide liée au succès et son application. Cela dit, il trouve très bonne l'ambiance au sein des réunions de coordination auxquelles il participe. L'IG souhaite depuis longtemps la réunification des associations, vœu qui est même formulé dans sa charte : « Au vu de la taille du pays, l'IG aspire à l'existence d'une seule et unique association pour représenter efficacement les intérêts des producteurs. » Hesse estime que pour qu'un nouveau départ soit possible, il faudra que le comité de la nouvelle association soit bien mélangé et composé exclusivement de personnes qui n'ont encore jamais siégé au sein d'un comité (cette décision a été prise lors de l'assemblée générale de l'IG en mai).

Le GARP n'a pas encore exprimé grand-chose de concret sur le sujet. Kaspar Winkler, producteur chez Tilt Production et membre du comité de l'association, trouve intéressante l'idée du rapprochement et se réjouit d'une étroite collaboration. La motion a été soutenue à la dernière assemblée annuelle de l'association à Soleure. Reste à déterminer la forme du rapprochement. Les propositions sont encore trop vagues, et le GARP n'a pas pu prendre position relativement au procédé proposé par l'IG. Par ailleurs, le groupe ne souhaite pas perdre son identité. « Nous tenons à garder nos membres et à demeurer un groupe d'intérêts non seulement de producteurs mais aussi de réalisateurs et d'auteurs, respectivement d'auteurs-producteurs », souligne Ruth Waldburger, coprésidente du GARP. Elle ne souhaite pas s'exprimer sur les formes possibles que pourrait prendre la nouvelle association. On n'en serait pas encore aussi loin.



Des couples sous surveillance: la reporter de «Philadelphia Story». © Collection de la Cinémathèque suisse, tous droits réservés.

Les nombreuses discussions internes et externes, le délicat équilibre entre les accords et les concessions, tout cela fait parfois penser à une psychothérapie collective. Puis un nouvel élan, un vent d'optimisme et on se dit : quelle valse ! Dans tous les cas, à parler avec les membres des associations et à écouter les médiateurs du projet, on devient prudent avec les pronostics.

Une question de génération

Ivan Madeo se dit parfois désespéré de la patience et de la tactique nécessaires pour parvenir à rapprocher les positions. Mais en Suisse, c'est le seul moyen. Thomas Tribolet est du même avis. Lui aussi a beaucoup écouté et reste prudent, pour ne pas dire sceptique. L'avocat, qui tient le rôle apaisant dans l'histoire, pense déjà à des solutions de compromis. L'idée la moins convaincante est probablement celle d'une association faitière, une sorte d'étape préliminaire à la fusion. Encore une structure de plus ? C'est difficilement concevable, et Ivan Madeo n'est pas le seul à le trouver. En revanche, Michael Steiger, lui, pourrait vivre avec un scénario qui permettrait au GARP de perdurer tout en devenant membre d'une nouvelle association.

Pour Ivan Madeo, c'est surtout une question de génération : « Les productrices et producteurs de l'ancienne garde sont divisés. Pour les jeunes, le regroupement en une plus grande unité va de soi. » Thomas Tribolet et Simon Hesse partagent cet avis. Et c'est dans ce manque d'intérêt des jeunes producteurs-trices pour les anciennes querelles et les revendications idéologiques que résident les plus grandes chances de réussite du projet.

► Texte original: allemand

HISTOIRE D'UNE SÉPARATION

En 2001, onze des 40 membres de l'Association suisse des producteurs de film (SFP) démissionnent pour fonder le Groupe auteurs, réalisateurs, producteurs (GARP). En font partie notamment les producteurs-trices Robert Boner, Ruth Waldburger et Marcel Hoehn ainsi que des réalisateurs comme Markus Imhoof et Markus Imboden, qui souhaitent approcher l'OFC et la télévision de manière « constructive plutôt que défensive ». Le nouveau groupe sème le trouble au sein de la branche : la SFP soupçonne le GARP de créer un cartel pour renforcer son influence à Berne. Les divergences au sein de la SFP concernent donc non

seulement la politique d'encouragement de la Confédération et la relation de l'association avec l'OFC, mais il y règne également (comme ce sera une nouvelle fois le cas en 2008) un certain climat de méfiance et des soupçons de copinage.

En 2009, quinze sociétés de production, dont C-Films, Langfilm, Hugofilm, Turnus Film et Zodiac Pictures, créent le Groupe d'intérêt des producteurs indépendants de films suisses (IG). En font partie les producteurs romands Pierre-Alain Meier et Thierry Spicher, refusés auparavant par la SFP au motif

qu'ils étaient trop en accord avec la politique de Nicolas Bideau, le controversé Monsieur cinéma. En signe de protestation, Lukas Hobi avait d'ailleurs démissionné de son poste de président de la SFP et quitté l'association, suivi par Hessegreutert-Film et C-Films. Le débat porte également sur la position des producteurs dans le processus créatif. L'IG souhaite la renforcer et augmenter l'aide liée au succès allouée aux producteurs-trices et préfère le modèle à intendant au système de milice. Les opposants à cette politique y voient une menace pour la diversité et la liberté artistique des auteurs et des réalisateurs.



Le cinéma suisse, déconnecté de la réalité ?

Le Locarno Festival lance un programme conjoint avec Tous Ecrans et le Zurich Film Festival pour que la branche se pose les questions qui fâchent et, surtout, cherche des solutions.

Par **Pascaline Sordet**

Les chiffres en salle sont sans appel, le cinéma suisse a mal à son succès, à l'international comme sur son territoire. Même si « Ma vie de Courgette » et « Die Göttliche Ordnung » ont fait parler d'eux pendant plusieurs mois, ils ne doivent pas faire oublier les problématiques de fond avec lesquelles le cinéma suisse doit – et devra encore – se débattre : trop de films, pas assez d'écrans, un public national désengagé, peu de sélection dans les grands festivals, la multiplication des plateformes de diffusion, l'apparition de nouvelles écritures narratives.

Penser cette réalité, c'est ce que les festivals de Locarno, Zurich et Genève ont décidé de faire. Nadia Dresti, vice-directrice artistique du Locarno Festival et responsable des Industry Days, a collaboré avec Emmanuel Cuénod, directeur du Geneva International Film Festival Tous Ecrans, et Karl Spoerri, directeur du Zurich Film Festival, pour créer un programme commun nommé « Connect to Reality » qui se déclinera en trois volets, un dans chaque ville. A Locarno, les discussions porteront sur la distribution internationale des films suisses, à Zurich, il sera question de production et à Genève, d'évolutions créatives. Le but n'est pas de pointer encore une fois des problématiques connues, mais bien de mettre sur la table des suggestions concrètes. Dans les trois villes, 50 participants mettront leur expertise en commun : « Chaque groupe d'invités travaillera sur un scénario bien défini, avec toujours un quart de personnalités étrangères. Notre idée est de voir quels sont les bons exemples, les bonnes pratiques. Nous n'allons pas dire à la branche comment faire les choses, mais quelles sont les idées possibles », explique le directeur de Tous Ecrans.

Une genèse express

La nécessité de cette grande autocritique s'est fait sentir suite à la votation du 9 février 2014. Alors qu'elle est à Berlin, Nadia Dresti entend les distributeurs et les vendeurs qu'elle rencontre exprimer leurs inquiétudes : sans le soutien de MEDIA, il sera difficile d'acheter des films suisses. Depuis, l'OFC a mis en place des mesures compensatoires pour absorber une partie du choc, mais la secousse est réelle. La responsable des Industry Days décide de lancer StepIn.ch, un think tank autour de la distribution du cinéma

suisse à l'international. Les trois premières éditions, de par leur succès, ont prouvé l'intérêt des professionnels suisses. « ils ont tous répondu présent », se réjouit Nadia Dresti. Elle admet cependant avoir ressenti une forme de frustration : « Finalement, on discute beaucoup, mais rien ne se passe. Se rencontrer une fois par an n'est plus suffisant. »

De discussions informelles entre les trois collègues naît l'idée de développer le programme non seulement à Locarno, mais dans les deux autres festivals également. La mise en place démarre en mars 2017, et fin mai déjà, StepIn.ch est devenu Connect to Reality. « Soit on passait un tour et on repoussait d'une année pour 2018, explique Emmanuel Cuénod, ce qui aurait été long, vu l'urgence du débat, soit on commençait à la hussarde et, au fil du dialogue, chacun va voir que c'est un projet dont on peut s'emparer assez librement. »

La machine s'est donc mise en place très vite, avec une collaboration beaucoup plus naturelle entre les festivals qu'on aurait pu le penser. « Le travail en collaboration avec la branche nous est mutuellement bénéfique, explique Karl Spoerri. Nous nous soucions tous de notre rayonnement à l'étranger et de notre réseau international et nous voulons faire des festivals suisses une place forte. Nous souhaitons également cela pour les films suisses, et nous en récoltons les fruits lorsque les productions pensent leur impact international, » Emmanuel Cuénod précise aussi que l'OFC a reçu cette initiative avec « beaucoup de bienveillance ». Il ajoute : « Notre base n'est pas le constat que ce qu'on fait n'est pas bon. La première chose qui nous a motivés est de voir qu'en Suisse, on a des succès ! Peut-être que notre système est le meilleur possible, mais il a 25 ans et le monde a changé. Penser que notre démarche est une critique, c'est se tromper sur notre position. »

Des festivals plateformes

Si les questions ne sont pas nouvelles, Emmanuel Cuénod souligne l'ambition de Connect to Reality, et de son triple visage : « Si la branche trouve les débats intéressants, notre espoir est de renouveler le programme sur trois ans », soit jusqu'à la renégociation du Pacte de l'audiovisuel en 2019 et au nouveau Message culture fin 2020. Une question demeure : pourquoi les festivals sont-ils à

l'initiative de ces discussions, alors même que le cinéma suisse est riche de nombreuses associations de branche, toutes concernées par les évolutions technologiques et économiques ? « Parce que nous ne sommes pas des lobbys, explique Nadia Dresti. Les distributeurs, les producteurs ou les exploitants font du lobbying pour eux-mêmes, c'est logique. Un festival, de par sa nature, réunit tous les corps de métier de la branche ainsi que l'international, et offre ainsi un cadre privilégié pour permettre ce type de rencontres. » L'invitation de professionnels étrangers suit la même logique : neutres, ils n'ont pas d'intérêt de branche.

Penser plus grand

Et si les festivals sont nés pour faire découvrir des films au public, « et cela reste le cœur de leur mission », affirme Nadia Dresti, sans marché, ces manifestations n'ont que peu d'influence : « Locarno, sans son industrie, perdrait beaucoup de son poids international. Les vendeurs ne nous donnent pas des films seulement parce qu'on les montre à 8000 personnes sur la Piazza Grande, mais également car les Industry Days attirent des acheteurs, des distributeurs, des programmeurs et des trade papers. » Offrir des plateformes de discussion ciblées n'est donc qu'un pas logique. Emmanuel Cuénod conclut : « Nous avons la volonté de le faire, un regard bienveillant et besoin d'une cinématographie forte. » Karl Spoerri est plus direct, il espère « un mouvement sur la scène suisse du type *make swiss cinema great again* et que tout le monde cesse de penser petit ».

► Texte original: français

**Connect to Reality
Locarno Festival
5 août, 14h
Hôtel Belvedere**



Les trois festivals offrent déjà des activités réservées aux professionnels, comme cette master class au Zurich Film Festival. © ZFF

AU LOCARNO FESTIVAL, FOCUS SUR LES VENDEURS INTERNATIONAUX

5 août 2017

« Les trois thématiques, une par festival, sont venues spontanément. A Locarno, nous allons chercher à comprendre pourquoi les vendeurs internationaux prennent si peu de films suisses dans leurs catalogues. Face à l'offre audiovisuelle mondiale, le cinéma suisse a de la peine à se faire remarquer. Pourquoi les cinémas roumain, suédois ou israélien se retrouvent-ils souvent dans les catalogues des vendeurs ainsi qu'en compétition dans des festivals majeurs ? Nous avons aussi des talents et des moyens, quel est le problème ? »

- Nadia Dresti

AU ZURICH FILM FESTIVAL, LES DÉFIS DE LA PRODUCTION

2 octobre 2017

« Nous voulons thématiser en premier lieu la manière dont les films sont financés et subventionnés en Suisse, dans l'espoir de trouver de nouvelles bases. Les changements structurels de l'ensemble de l'industrie laissent aussi leurs traces en Suisse et les financeurs doivent évoluer. Les réactions que nous avons reçues des professionnels ont été très positives – les producteurs sentent bien que les attentes et les conditions ont évolué. Ils ont besoin de nouveaux modèles et de nouvelles opportunités. »

- Karl Spoerri

AU FESTIVAL TOUS ÉCRANS, LA CRÉATION EN QUESTION

7 novembre 2017

« Les questions tourneront autour des mutations des modes de création et des modes narratifs. Le cinéma est-il notre seul objet ? Ou notre objet principal ? On pourra ouvrir la réflexion aux jeux vidéo ou à l'immersion. On travaillera également sur la place du créateur dans ces processus. Actuellement, la relation entre l'auteur et le producteur est sous-sacralisée. Comme les producteurs ne sont pas entièrement décisionnaires, beaucoup de gens interviennent dans ce rapport et risquent de le transformer, par exemple les commissions d'attribution. »

- Emmanuel Cuénod

Et si un partenariat créait de nouvelles impulsions pour demain?

Le Locarno Festival et son partenaire principal
la Mobilière, société adossée à une coopérative:
ensemble pour un avenir positif.
mobiliere.ch/locarno-festival



la Mobilière

«Il faut faire moins de films avec plus d'argent»

Michel Merkt, discret producteur genevois reçoit le prix Raimondo Rezzonico à Locarno. À cette occasion, il parle de ses stratégies professionnelles et de l'avenir du cinéma suisse.

Par **Pascaline Sordet**

Vous faites volontairement profil bas et êtes peu présent dans les médias. Pourquoi ce choix ?

Me mettre en avant ne fait pas partie de ma culture et encore moins de mon éducation. Et comme on dit : « Pour vivre heureux, vivons cachés. » Mais il y a aussi deux autres raisons. Je pense qu'il faut mettre les projets, les réalisateurs et les acteurs en avant en priorité et que le succès génère souvent la jalousie et l'envie. Comme ça n'est pas politiquement correct de dire que je préfère faire envie que pitié, je vais dire que je préfère créer la surprise que d'être attendu.

Locarno vous remet un prix important, le Premio Raimondo Rezzonico. Que représentent les récompenses pour vous ?

La reconnaissance est importante, d'autant plus si elle vient des professionnels de la branche. Ça fait plaisir à ma famille et évidemment aussi à mon ego, je me dis que c'est une preuve que j'ai fait les bons choix. Mais la reconnaissance permet aussi d'ouvrir des portes. En ce qui concerne Locarno et le prix Raimondo Rezzonico, ça me touche vraiment, car on sait à quel point il est difficile d'être reconnu dans son pays d'origine.

Vous avez atteint un statut de producteur star en moins de dix ans. Comment expliquez-vous ce succès ?

Je préfère dire que j'ai atteint un statut de producteur reconnu, autant par des choix exigeants que par les personnes avec qui j'ai la chance de pouvoir travailler. Autrement, c'est une stratégie sur le long terme. J'ai commencé ce long apprentissage bien avant, j'ai travaillé dans d'autres domaines. Mes années en finance ont été importantes, j'ai travaillé en marketing, sur des plateaux de théâtre, comme photographe, j'ai été assistant, j'ai fait des stages.

Cette expérience hors du cinéma, pensez-vous qu'elle soit nécessaire pour apprendre le métier de producteur ?

Elle est indispensable, ne serait-ce que pour avoir une vue d'ensemble. Si vous savez comment marche les caméras, le jeu d'acteur, la préproduction, vous pouvez agir tout de suite quand il y a un problème. On ne peut pas vous raconter d'histoire, et quand on gère le budget, c'est important.



© C. Burban

« **Le vrai problème maintenant est d'avoir soit les moyens de nos objectifs, soit les objectifs de nos moyens.** »

Le K de KNM, le nom avec lequel vous signez les projets, vient du prénom de votre femme. Quel rôle joue-t-elle dans votre travail ?

Kate est mon poisson-pilote, ma bouée de sauvetage, mon alarme, mon garde du corps et bien plus encore, mais avant tout ma femme et surtout la mère de nos enfants. Elle n'hésite pas à me dire quand elle n'a pas envie que je travaille avec quelqu'un. Elle lit aussi les scénarios, car deux avis, surtout celui d'une femme, valent mieux qu'un. Et finalement, elle est la première à voir le montage final des films.

Avez-vous d'autres collaborateurs ou des employés ?

Non, juste mon épouse et des gens qui nous aident à la maison, et ça me va très bien comme ça. Par contre, je rejoins chaque fois des équipes, en essayant de travailler avec les meilleurs.

Vous avez déclaré que KNM n'était pas une entreprise mais une signature, et vous créez des sociétés en fonction des projets. Pourquoi ce fonctionnement ?

Soit je rejoins des sociétés existantes sur des projets, soit, par sécurité tout d'abord, je crée une société, comme ça se fait aux Etats-Unis. Comme cela, si un jour il devait y avoir un gros problème, ma famille serait protégée : « Better safe than sorry! » Ensuite, cela permet aussi de choisir le pays, ou même parfois la ville la plus intéressante, que ça soit pour la nationalité du film ou les incentives.

Vous travaillez depuis Monaco. Est-ce qu'être loin de la Suisse vous permet de porter un regard différent sur le cinéma de ce pays ?

Je n'aime pas le mot « juger ». Vivre ailleurs me permet d'amener d'autres exemples. J'entends parfois que, parce que je ne vis pas en Suisse, je ne comprends pas les spécificités nationales, alors qu'en fait, ce sont souvent les mêmes dans tous les pays, exprimées différemment.

Ce que vous dites à demi-mot, c'est que trop occupés par nos propres préoccupations, on ne se rend pas compte qu'elles sont identiques à l'étranger.

Pas à demi-mot ! Je pense qu'il faut arrêter de se plaindre et voir comment avancer.

Que pensez-vous du système de subvention des films en Suisse ?

Les aides sont indispensables, mais par contre, peut-être plus assez adaptées y compris dans leurs formes de distribution. Le cinéma suisse vit sous perfusion. Je pense que les gens s'en rendent compte aujourd'hui et que c'est une vraie opportunité pour la branche de repenser le système, avant de se voir imposer des changements inévitables, même si cela va faire mal.

Qu'est-ce qui devrait être amélioré ?

A mon avis, il faut encore professionnaliser la branche. Ce qui est mis en place par FOCAL est très bien, mais il faut surtout responsabiliser les différents acteurs et en particuliers les producteurs. On ne devrait plus pouvoir juste déposer des projets, sans être certains de leur viabilité, et toucher des aides

uniquement pour faire tourner une société. A la limite, on ne devrait pouvoir proposer les projets qu'une seule fois. Si le cinéma suisse n'a pas plus de succès, ça n'est pas la faute du public! Il faut désengorger le système en valorisant et en responsabilisant les succès mais aussi analyser les raisons des échecs. L'aide sélective pourrait devenir une aide objective en limitant le système de milice, et en définissant le succès de manière précise, comme le nombre de films à Cannes, une nomination aux Oscars chaque année, ou un certain nombre de pays de distribution. Et l'aide automatique pourrait se transformer en aide progressive. Tout un programme facile à mettre sur le papier, mais certainement bien plus difficile à mettre en place... Et c'est à la branche de se réinventer, en fixant des objectifs communs. Parce que le vrai problème maintenant est d'avoir soit les moyens de nos objectifs, soit les objectifs de nos moyens.

Et à votre avis, quel devrait être l'objectif?

Je pense qu'il faut faire moins de films, avec plus d'argent. C'est très pragmatique et ce sera très dur, parce qu'il sera plus difficile de faire des films pour certains, alors que cela deviendra plus facile pour d'autres. Mais tout cela doit s'articuler autour d'une définition de ce qu'est le succès. Par exemple, dans le cas de l'art pour l'art, les films-performances, qui ont le droit d'exister autant que les autres, ne feront peut-être que 50 entrées, mais entreront dans les collections du MoMA, ce qui est aussi une forme de succès.

Pensez-vous que le cinéma suisse devrait se tourner plus vers des investisseurs privés?

Oui, mais encore une fois, et surtout à ce niveau, ce sont les investisseurs qui vont venir et quitte à mettre de l'argent dans le cinéma autant que ça soit dans des bons projets. On parle d'investissements pas de mécénat...

Donc à ce moment, une protection du risque via, par exemple, des incitations, pourrait aider des gens à se décider.

Quelle place tient le marketing dans la sortie d'un film?

Une grande place, hélas souvent oubliée, et qui devrait être, au moins en partie, déjà en place dès le lancement du projet. On ne le voit que rarement, ou alors avec des montants ridicules, alors que le préparer dès le départ est un atout indéniable et indispensable surtout si l'objectif est de dépasser les frontières de notre pays, ou celles du pays de coproduction.

On loue régulièrement votre flair en matière de projet. Comment est-ce que vous choisissez dans quels projets investir?

Beaucoup de coups de cœur, mais je cherche surtout des choses que je n'ai jamais



Michel Merkt (tout à droite) en compagnie du jury de la Caméra d'or au Festival de Cannes, dont il a fait partie en 2017. © Elliott Piermont / FDC

vues. Et j'essaye de prendre en priorité des bons projets... (*il rit*). Mais je ne vais pas tout vous dire sinon je serai obligé soit de vous engager, soit de vous tuer!

Sans aller jusqu'à cette extrémité, selon vous, à quoi reconnaît-on un film prometteur ? Comment jugez-vous du potentiel d'un projet ?

J'ai envie de rire, de pleurer, d'avoir de l'empathie, mais surtout du divertissement ! Je ne veux pas voir le temps passer, je veux être bousculé, je veux tomber amoureux, je recherche l'effet « wahou ». Mais je ne veux surtout pas avoir une impression de déjà-vu ou de « à quoi bon » à la fin... Je travaille donc beaucoup à l'émotion, mais aussi avec une grille assez précise, qui permet d'avoir une vue précise sur les différents éléments autant créatifs et humains que financiers et en termes de risques.

J'ai justement lu que vous aviez une fiche d'évaluation d'une cinquantaine de points pour juger les films, est-ce vrai ?

Alors oui, c'est vrai, maintenant est-ce que je l'utilise ? Pas vraiment. C'est surtout utile pour les projets où j'ai des hésitations, ou alors quand on est en discussion sur les contrats. Mais quand l'impression est négative, je n'ai pas besoin de passer par une évaluation précise.

Que pensez-vous de la qualité des scénarios en Suisse ?

Ce n'est pas bon. Le problème étant qu'on ne prend pas assez de temps pour cela. Si on commence à recevoir de l'argent, il y a des limites de temps et on est poussé à partir en tournage pour ne pas le perdre. Récemment, j'ai reçu un projet dont les personnages n'étaient pas assez bien définis, le troisième acte n'était pas encore abouti, je leur ai dit de retravailler. Mais ils n'avaient pas le temps parce qu'ils partaient tourner... S'il y a le moindre doute, comme dans un procès, il ne faudrait jamais hésiter à repartir de la copie.

Au-delà du projet lui-même, à quel point avez-vous besoin de connaître le réalisateur ?

Je travaille avant tout avec des êtres humains, s'entendre est indispensable. Si ce n'est pas le cas, je ne me lance pas. Par exemple, on a mis cinq ans à trouver l'occasion de travailler ensemble avec Xavier Dolan, à apprendre à se connaître.

Vous investissez votre propre argent dans les projets, c'est rare ?

Les producteurs le font souvent en mettant leur salaire en participation. De mon côté, c'est simplement pour montrer que j'ai confiance et que je prends un vrai risque personnel, car si le projet ne marche pas, non seulement je ne gagne rien, mais en plus je perds de l'argent. Cela me permet aussi d'avoir plus de crédibilité quand je vais chercher des investisseurs privés.

Du coup, est-ce que vous vous considérez comme un mécène ?

Je suis philanthrope au travers de quelques fondations, je suis mécène quand j'aide un festival à financer un nouveau projet, je suis investisseur quand j'arrive sur un projet avec de l'argent, mais je me considère juste comme un producteur créatif et indépendant. Je m'intéresse à presque tout et je suis presque toujours à disposition si j'ai une valeur ajoutée. Mais être créatif tout seul, ça ne sert à rien, il faut être créatif ensemble.

Vous pourriez investir dans d'autres secteurs plus lucratifs, comme l'immobilier par exemple : pourquoi vous être tourné vers le cinéma ?

Simplement parce que je ne considère pas cela comme un investissement, c'est mon métier. Et je vous rassure, j'investis dans des secteurs plus lucratifs (*il rit*).

A quel point la réussite commerciale d'un film vous tient-elle à cœur ?

On ne fait pas des films pour soi-même ou pour sa famille. Les films sont faits pour être vus et par le plus grand nombre possible, donc oui c'est important d'atteindre les objectifs fixés. Autrement, il faut faire autre chose et continuer à faire des films le week-end !

Quelle est, pour vous, l'importance relative des Oscars et de Cannes ?

Cannes, c'est juste le plus important festival du monde, avec son marché et tous les distributeurs, mais aussi avec toute la presse internationale et tous les programmeurs. C'est une plateforme unique pour lancer un projet, pour autant qu'il soit prêt et corresponde. Car si Cannes peut mettre en lumière un film comme « Ma vie de Courgette » par exemple, Cannes peut tout à fait faire disparaître des films... Pour certains films, je ne vise pas Cannes, mais d'autres festivals A. Quant aux Oscars, c'est la recon-

naissance au niveau mondial, la réussite à Hollywood et après, quand c'est fait, on peut revenir au pays.

Comment vous est venu votre intérêt pour le cinéma ? Avez-vous toujours été cinéophile ?

J'ai toujours aimé les histoires et c'est ça le plus important, les belles histoires. Après, j'aurais pu me tourner vers la peinture, le théâtre, la photographie, ou toute autre forme d'expression créative. C'est après en avoir essayé plusieurs que presque naturellement, le cinéma s'est imposé.

► Texte original: français

**Remise du prix
9 août, 21h30
Piazza Grande**

Michel Merkt est producteur depuis une dizaine d'années seulement, mais sa filmographie est impressionnante. Il produit sur tous les continents, notamment David Cronenberg, Kleber Mendonça Filho, Xavier Dolan, Davy Chou ou encore Philippe Garrel, sans oublier les succès internationaux comme « Ma vie de Courgette » et « Toni Erdmann ». Né en Suisse en 1972, élevé à Genève, mais installé à Monaco avec sa femme et ses enfants, il s'est formé au marketing après un passage par le droit et a travaillé entre autres dans la finance avant de se tourner vers le cinéma. Il investit une part de ses fonds propres dans les films sur lesquels il travaille. En Suisse, en plus du film de Claude Barras, il collabore régulièrement sur les projets d'Akka films et de Close-up Films. Le prix Raimondo Rezzonico a été attribué par le passé notamment à Paulo Branco, Menahem Golan ou encore Office Kitano, ce qui place Michel Merkt parmi la crème de la crème des producteurs indépendants.



Pause, © Mathieu Urfer

film bulletin

Slowfood für Filmmenschen

Als Einzelheft oder im Abo
www.filmbulletin.ch

Zeitschrift für
Film und Kino

Filmpromotion

Publicité pour films, cinémas et aux festivals

Affichage culturel sur panneaux, cadres et intérieur. Distribution de flyers très ciblée dans plus de 2'500 cafés, bistrotts, magasins. Publicité efficace sur set de table serviette, et sur rond-de-bière.



diffusion nationale
délais brefs
sympathique



www.filmpromotion.ch Téléphone 044 404 20 20

FOCAL

Une prestation de FOCAL – 8^e attribution

Eine Dienstleistung von FOCAL – 8. Stipendienvergabe

Personal Assistant 2018

Faisant suite au succès des 7 précédentes éditions, FOCAL attribue une nouvelle bourse annuelle de 8'000 euros pour aider un jeune réalisateur ou une jeune réalisatrice suisse de fiction à décrocher un poste de *Personal Assistant* auprès d'un-e réalisateur-trice à l'étranger.

Délai d'inscription : 1^{er} décembre 2017

Informations et modalités d'obtention : www.focal.ch/personalassistant/

Aufgrund des grossen Erfolgs der Massnahme in den letzten 7 Jahren gewährt FOCAL auch dieses Jahr einem/einer jungen Schweizer Regisseur/in ein Stipendium von 8'000 Euro, um ihm/ihr dabei zu helfen, einen Posten als Personal Assistant bei einem/er ausländischen Regisseur/in zu erhalten.

Bewerbungsfrist: 1. Dezember 2017

Einzelheiten unter: www.focal.ch/personalassistant/d/

Un palais pour Locarno

Il s'est fait attendre, le nouveau palais du cinéma de Locarno. Si les salles de cinéma ouvrent pour le festival, les autres des locataires prendront leurs quartiers cet automne. Visite guidée au PalaCinema et au GranRex.

17

Par **Kathrin Halter**

«Cinema» serait-on tenté de penser à première vue. L'ancienne école sise derrière la Piazza Grande, qui s'est appelée par le passé « Casa del Cinema », est désormais simplement nommée PalaCinema. Lors de notre visite en juin dernier, elle est ceinte de panneaux de construction. Le terrain qui l'entoure fait l'effet, un mois avant le coup d'envoi du festival, d'un vaste chantier et l'on se demande, un peu abasourdi, comment des centaines de festivaliers pourront bientôt trouver leur chemin vers les trois salles de cinéma sur lesquelles compte le festival. La façade en revanche est bien terminée : le bâtiment avec son style classique, ses hautes fenêtres et son élégant gris-blanc, prend des allures de Palazzo. La rénovation a été dirigée, suite à un concours international, par l'Espagnol Alejandro Zaera-Polo et le Tessinois Dario Franchini.

Umberto Ceccarelli, le directeur des travaux du PalaCinema, vient à notre rencontre en souriant. Oui, les travaux ont pris du retard, que peut-on y faire ? Les salles de cinéma, elles, seront certainement prêtes à temps. Les salles restantes seront disponibles à l'emménagement en automne.

Un infrastructure nécessaire

Nous nous dirigeons vers l'entrée, en équilibre sur des planches. Celle-ci est peinte en or, un rappel, selon Ceccarelli, du grand rideau à lamelles qui enveloppe la terrasse et forme des symboles dans le vent. Au niveau inférieur se trouvent les deux cinémas comptant 150 places ; à l'étage, la grande salle, dotée des 500 places et qui doit doter le festival de la grande infrastructure qui lui a longtemps fait défaut. C'est là que seront présentés les films de la section Cinéastes du présent. La grande salle est imposante, toujours encombrée d'échafaudages, et se poursuit par la terrasse sur le toit, où se dérouleront des réceptions et événements tout au long de l'année. Il manque toutefois encore une protection contre le soleil, ce à quoi les organisateurs devront remédier.

C'est la société de soutien PalaCinema Locarno AG qui assurera la location de la salle et qui a donné son nom à l'ensemble. Celui-ci servira par ailleurs de centre de compétences audiovisuelles durant toute l'année et devra rayonner par-delà la région. Cette idée est vieille de plus de vingt ans ; en 2009,

le lieu actuel était déjà choisi. On rêvait même à l'époque (surtout le directeur du projet d'alors, Marco Müller) d'une Académie suisse du film en terre tessinoise.

Les locataires

Le projet a failli échouer plusieurs fois, notamment en 2013, quand la Lega s'y opposait par referendum. 33,6 millions de budget ont finalement été accordés, dont 6 proviennent du Canton du Tessin par le Fonds de la loterie suisse, 6 de la Ville de Locarno, garantie sur le déficit incluse. Le sponsor principal, sauveur du projet face à l'échec qui le menaçait, est la Fondation Stella Chiara des frères Hellstern, dont Martin Hellstern est à la tête.

La Cinémathèque suisse souhaite y établir une dépendance tessinoise, en plus du festival de Locarno, qui prendra ses quartiers en automne et établira des archives du film, et de la RSI qui y créera un studio de post-production. Les autres locataires seront la Ticino Film Commission ainsi que les deux écoles de film tessinoises, la Supsi et la CISA. Ce dernier transférera les années de spécialisation postdiplôme vers Locarno. Focal proposera également des cours au sein de la maison.

Mais qu'adviendra-t-il des trois salles durant l'année ? 800 places pour le léthargique Locarno – voilà une vision qui ne va pas vraiment de soi. L'exploitant est Enjoy Arena, société à laquelle participe Edi



Le PalaCinema après sa reconstruction avec ses stores verticaux sur le toit © Locarno Festival



Le Rex a ouvert en 1966. En haut, une image prise en 1963 pendant sa construction, en bas, la grande salle avant sa rénovation actuelle. © Locarno Festival

La construction du PalaCinema est une preuve de la volonté de la Ville et du Canton du Tessin d'améliorer l'infrastructure problématique du festival. Locarno n'y avait, depuis trente ans, plus fait d'investissement d'importance.

Carlo Chatrian

Stöckli (exploitant des Cinés Arena à Zurich, Fribourg et Genève et du CineStar de Lugano).

Visite chez le directeur artistique du Locarno festival, dans ses bureaux de la Via Ciseri, juste derrière la Piazza Grande. Les pièces sont étroites et peu représentatives. L'achèvement du PalaCinema est naturellement important pour le festival, comme l'affirme Carlo Chatrian : « C'est d'une part une preuve de la volonté de la Ville et du Canton du Tessin d'améliorer l'infrastructure problématique du festival. Locarno n'y a, depuis trente ans, plus fait d'investissement d'importance. Les lieux de projection principaux – le Fevi, la Piazza Grande et le Sala – ne sont utilisés que durant le festival ; ces lieux ne peuvent, en matière de confort, pas concurrencer avec de véritables cinémas. » Les nouvelles salles du PalaCinema offriront plus d'espace d'ajustement à la programmation : le temps qui sépare deux projections se trouvera réduit, il y aura ainsi plus de temps pour les discussions, des projections complémentaires et même – une nouveauté – trois représentations par film, y compris dans les catégories Signs of Life et Hors compétition (qui jusqu'ici n'en avaient que deux chacune).

L'édition 2017, que Chatrian nomme « édition d'essai », permettra à ces changements de faire leurs preuves. Par ailleurs, la rétrospective, consacrée cette année à Jacques Tourneur et qui est depuis longtemps l'enfant chéri du directeur, reste au même endroit. Le ExRex doit bientôt renaître sous le nom de GranRex.

Le GranRex, vraiment grand

Ici aussi, l'activité est à son comble lors de notre visite. On travaille 24 heures sur 24, et la question se pose : le temps imparti suffira-t-il d'ici au coup d'envoi du festival? « On réalise le miracle du cinéma », nous répond Patricia Boillat en riant. Le cinéma, ce lieu où tout

devient possible. L'architecte a, avec Elena Gugliuzza, conçu la transformation et le concept d'utilisation du GranRex et surveille l'avancée des travaux, retardés de quatre mois parce que l'autorisation de construire s'est fait attendre.

La salle est dotée de 450 places (437 auparavant), il y a plus d'espace pour les jambes et un accès destiné aux handicapés a été aménagé. Une véritable cabine de projection a aussi été ajoutée. Elle avait été, il y a 50 ans – on a de la peine à y croire – purement et simplement oubliée. Il avait fallu l'intégrer après coup dans un immeuble attenant. Contrairement au PalaCinema, des projections 16 et 35 mm seront aussi possibles, condition sine qua non pour la rétrospective. Au chapitre des améliorations, le plafond a été réencadré, l'acoustique et l'éclairage améliorés, les murs isolés contre le bruit. Et pourtant, rien ne déroute – ce qui était voulu, selon Patricia Boillat. L'énorme cinéma, inauguré en 1966, et qui est donc de 20 ans plus jeune que le festival lui-même, mesure 3600 m³ (l'ensemble comprenant les appartements adjacents et la coop du rez, qui date de 1963 déjà).

On compte également des loges destinées aux acteurs, la scène a été agrandie pour mesurer 60 m² et allégée pour permettre une utilisation du cinéma comme salle de concert ou comme théâtre. Elena Gugliuzza nous dit que des ciné-clubs auraient déjà fait preuve d'intérêt. Car à la différence des cinémas du PalaCinema, le GranRex sera exploité par le festival lui-même durant toute l'année. La raison en est un contrat de longue durée, une garantie de loyer courant sur trente ans. Désormais, le festival pourra, en tant qu'utilisateur principal, louer le GranRex à d'autres utilisateurs. Espérons que cela en vaille la peine.

► Texte original: allemand

Rétrospective Jacques Tourneur 2 au 12 août GranRex

Niccolo Castelli y a déjà participé, Clemens Klopfenstein et Tiziana Soudani. Marco Müller et Carlo Chatrian. Amy McDonald, le réalisateur roumain Cristian Mungiu, et même Dario Argento. Mais aussi beaucoup d'inconnus qui promettent, en 70 secondes, „le film le plus important de leur vie“. Avec un portable, de la fantaisie, de l'humour ou encore de l'insinuation, parfois joueur, parfois elliptique. Encore que le titre, telle est la règle, ne puisse être révélé qu'à la fin. **Movieofmylife**, c'est le nom du programme en compétition au festival. Les contributions sont à retrouver sur son site et il nous sera possible de découvrir certains d'entre eux sur la Piazza en attendant le programme principal.

Movieofmylife est l'un de ces programmes qui doivent permettre au festival de conquérir un public plus jeune. Parmi ceux-ci, on trouve aussi la «**Youth Advisory Board**», un groupe de jeunes du monde entier qui conseillera le festival sur la manière de mieux s'adresser aux plus jeunes.

Tous les Suisses ne sont pas blancs

Si l'on parle régulièrement des inégalités de genre au cinéma, la présence des minorités visibles et invisibles n'est que rarement évoquée et aucun chiffre ne vient l'illustrer. Le cinéma national, plus particulièrement de fiction, est-il à l'image de la Suisse d'aujourd'hui? Quatre professionnels racontent.

Par **Mariama Balde**

20



Alireza Bayram dans la série américaine « Homeland », tournée en partie en Allemagne.

ALIREZA BAYRAM

ACTEUR, NOTAMMENT DANS LA SÉRIE AMÉRICAINE « HOMELAND » ET LE FILM « TEHRAN TABOO » D'ALI SOOZANDEH

« Je travaille comme acteur depuis dix ans. Je suis donc passé par le théâtre, les films d'étudiants, la publicité et les séries télévisées. Mon expérience en tant qu'acteur avec un héritage iranien est que souvent, lorsqu'on me dit qu'on n'a pas trouvé la bonne histoire pour moi, ça veut dire qu'on n'a pas trouvé un rôle de réfugié à me donner... Mais je suis Suisse, je suis un acteur suisse ! C'est difficile pour moi d'être embauché, car je pense qu'on réfléchit encore en termes de stéréotypes. Dans un film ou une série, pourquoi devrions-nous justifier qu'un avocat est noir, ou un policier, une femme ? Par exemple, je trouve que le film « Aloys » est parvenu à éviter cet écueil en montrant des minorités visibles, en assumant des accents, sans se justifier de leur présence. La diversité fait partie intégrante de notre culture suisse. Actuellement, je suis des cours de réalisation à Zurich, où j'aimerais davantage me pencher sur cette question des films et du casting. J'encourage mes camarades de classe à simplement regarder autour d'eux. Je travaille aussi en Allemagne, et les gens là-bas en sont conscients. Cette question est plus souterraine en Suisse. »

SHYAKA KAGAME

RÉALISATEUR DU DOCUMENTAIRE « BOUNTY », SUR LE QUOTIDIEN DE JEUNES SUISSES ET NOIRS

« Avant de faire « Bounty », je ressentais comme un manque. Je ne peux pas parler spécifiquement du cinéma suisse, mais dans l'espace médiatique suisse, la question des noirs est souvent abordée autour des mêmes clichés. J'ai donc voulu donner une visibilité à une génération, la mienne, noire, qui a grandi entre deux cultures. La Suisse est particulière, car elle n'a pas de passé colonial et parce qu'elle est fondamentalement régionaliste... Mais des Français, des Belges, m'ont dit qu'ils se retrouvaient dans mon film. En faisant la tournée des salles, je constate que le public se rend compte de l'invisibilisation dont nous sommes victimes en tant que minorité visible ou que personnes ayant un autre héritage. J'ai senti une véritable ouverture autour de ces questions. C'est à nous de nous affirmer. Plus il y aura de créateurs issus de la diversité qui donneront leurs perspectives, plus nous créerons de vocations et du changement dans la façon que l'on a de nous représenter. Malheureusement, je pense que nous sommes encore peu nombreux à suivre des voies artistiques, car il s'agit de chemins moins balisés. Ma sœur, qui est comédienne, est la seule « noire » de sa promotion par exemple ! »



« Das Fraulein » d'Andrea Staka, produit par Dschoint Ventschr.



«Bounty» de Shyaka Kagame, un documentaire sur la première génération de Suisses noirs.

MARIÂNGELA GALVÃO TRESCH

DIRECTRICE DE PRODUCTION ET DE CASTING, FORMÉE ENTRE LA SUISSE ET CUBA

« Je crois que la question de la diversité à l'écran s'articule avec le matériel de base des films, à savoir leurs scénarios. En tant que directrice de casting, je ne cherche pas la diversité simplement pour la chercher. Par exemple dans le cadre du dernier casting que j'ai fait, pour une série qui se situe dans le quartier des banques de Genève, j'ai pris en compte que la plupart des cadres ne sont pas issus des minorités visibles... Notre but n'est pas de créer une réalité qui n'existe pas ! Il s'agit avant tout de garder une certaine cohérence avec l'histoire que le réalisateur veut raconter, et de la qualité des comédiens. Mais je constate qu'il y a moins d'acteurs issus de la diversité, et que si on va au-delà du réseau professionnel, les processus de recherche en termes de casting sont plus longs. Il faut aussi dire que dans un pays où la télévision joue un rôle crucial dans le soutien au cinéma national, les films doivent plaire au plus grand nombre, et les films suisses, souvent coproduits, ne permettent pas aux productions helvétiques de se positionner de façon souveraine, notamment en termes de casting. »

WERNER SCHWEIZER

RÉALISATEUR, AUTEUR ET PRODUCTEUR CHEZ DSCHOINT VENTSCHR

« En 1994, Samir, Karin Koch et moi-même, avons redéfini les objectifs de Dschoint Ventschr qui, depuis, a pour but de produire des films formellement innovants, engagés et en lien avec la diversité culturelle de notre pays. Samir, en tant que Suisse et Irakien, a toujours été un interlocuteur et un point de référence pour des auteurs aux racines multiples. Fort de cette vision multiculturelle, Dschoint Ventschr a su s'exporter à l'échelle internationale, comme avec le film « Das Fraulein » d'Andrea Staka, ou plus récemment « Iraqi Odissey » réalisé par Samir. Je comprends que l'on bâtisse sur le succès, sur ce qui marche auprès du public et de l'audience suisse. La diversité culturelle est importante pour une démocratie vivante. Elle est une nécessité, pas un luxe. Espérons qu'un succès avec un ressort « cross-culturel » trouve de la reconnaissance dans le futur et encourage ceux qui financent les films à aller dans ce sens. »

► Texte original: français

PUB



www.aventiclap.ch

AVENTICLAP
FESTIVAL DU FILM D'AVENCHES
DU 2 AU 4 MARS 2018

Filmpromotion by **ALIVE**
film.ch

Plakataushang Kulturplakatstellen
 Flyerverteilung Sandwichmen Werbeaktionen

Das grösste Schweizer Kultur-Werbe-Netzwerk seit 1973

Alive Media AG Hafnerstrasse 60 8005 Zürich Telefon 044 270 80 90
 www.alive.ch

CB
 CINEBULLETIN

f i

LOCARNO, AGENDA PROFESSIONNEL
 Inscrivez-vous sur le site à notre newsletter pour recevoir chaque jour l'horaire des rendez-vous professionnels du festival

www.cinebulletin.ch

Studio pour casting

beni.ch
 Heinrichstr. 177 8005 Zürich
 beni@beni.ch | 044 271 20 77

| | | |
|-------------------------|-----|---------|
| Prix de location | CHF | 300.- |
| demi-journée | CHF | 400.- |
| toute la journée | CHF | 2'000.- |
| 7 jours | | |
| Tout les prix exkl. TVA | | |

Bachelor Film
 ▶ Grundlagenstudium

Master Film
 ▶ Drehbuch
 ▶ Regie Spielfilm
 ▶ Realisation Dokumentarfilm
 ▶ Kamera
 ▶ Film Editing
 ▶ Creative Producing

studieren

z hdk
 Zürcher Hochschule der Künste
 Zurich University of the Arts

Film

Mehr unter:
 ▶ film.zhdk.ch
 ▶ filmstudieren.ch
 ▶ facebook.com/film.zhdk

Maquillage à l'italienne

Par **Stéphanie Billeter**

© Philippe Antonello



Esmé Sciaroni
maquilleuse

En ce matin de début juillet, le soleil brille à Minusio. « Chaque fois que j'ouvre les fenêtres, je me dis que c'est le paradis », dépeint Esmé Sciaroni. Un paradis, ce Tessin, où elle recevra lors du festival de Locarno le Premio Cinema Ticino, qui récompense depuis 2009 une personnalité du canton active dans le cinéma. A l'idée de pouvoir aller chercher ce prix (presque) à pied depuis chez elle, Esmé lance un grand éclat de rire. Cristallin, étincelant, il transmet le soleil tessinois à travers le téléphone. « C'est totalement inattendu, je n'aurais jamais pensé le recevoir. » La modestie d'Esmé n'est pas feinte. Son métier de maquilleuse, 31 ans de carrière, vient d'un amour du cinéma. Un amour né, il n'est pas de hasard, grâce au festival. « J'ai grandi avec le festival de Locarno et aussi avec les ciné-clubs, où j'ai vu tous les Bergman, les Tarkovski, les Dreyer... »

Formation parisienne

Adolescente, c'est décidé, elle travaillera dans le cinéma. « J'avais fait un apprentissage d'esthéticienne et je prenais des cours de théâtre. Je sentais que je voulais être dans ce métier. » Ce sera le maquillage. En italien, maquilleuse se dit « truccatrice ». Mais avec Esmé, pas question de « trucs ». Elle est directe et surtout, fidèle. Fidèle à son canton, fidèle aux cinéastes, mais pour se former au métier, elle doit quitter le Tessin, direction Paris à l'âge de 19 ans : « J'avais un ami parti à la Fémis et je savais que c'était là que je trouverais une

école. » Son diplôme en poche, il ne lui est pas possible de rester. Sans accords bilatéraux à cette époque, la Suisse doit rentrer au pays.

Après sa première expérience en 1985 sur un film de Villi Hermann, son coup de chance fut de tomber sur une annonce pour une pub réalisée par Silvio Soldini. « Nous sommes devenus amis et j'ai travaillé avec lui sur tous ses films. On a grandi ensemble. D'ailleurs, j'ai fait le dernier il y a quelques mois. Avec Soldini, c'est comme avec Gianni Amelio qui m'a engagée sur « Il ladro di bambini », le début d'une grande collaboration. »

Collaboration, vision commune... Esmé Sciaroni s'investit sur un film à tous les niveaux, depuis la préparation jusqu'à la postproduction. « Avant tout, je suis fidèle au film. Si un metteur en scène a un différend avec une actrice ou un acteur, je prends parti pour le film. » Elle s'investit aussi pour les techniciens et surtout, membre très active de l'Association des techniciens du Tessin durant vingt ans jusqu'en 2005, elle bataille pour que les Tessinois soient plus présents sur les productions et coproductions suisses.

Des visages naturels

Et sa technique à elle ? Esmé a apporté un ton naturel aux visages italiens : « Il y a vingt ans, le maquillage devait se voir, ils ne connaissaient rien d'autre. » Ainsi, elle conquiert Amelio, qui la fera monter sur la scène de la Piazza Grande pour présenter « Il ladro di bambini » en 1992. « Aiuto ! », s'ex-

clame-t-elle en se souvenant de sa crainte de monter sur cette impressionnante scène, elle, la discrète metteuse en beauté. Elle retrouve le cinéaste sur « Lamerica », « film incompris », avant d'être empêchée de travailler en Italie, du fait de la loi de protection interdisant l'embauche de techniciens extracommunautaires. « Des cinéastes italiens m'appelaient, disant qu'ils aimeraient travailler avec moi mais qu'ils ne pouvaient pas, au risque de perdre leurs subventions. » Grâce à Ruth Walburger, productrice sur « Lamerica », Esmé intègre des coproductions comme « On connaît la chanson » ou « Pola X ». Mais les tournages se font rares et elle profite de la création de l'université au Tessin pour devenir architecte. Une autre manière d'apprendre, de sculpter les formes, d'embellir le monde. Si elle garde de ces années d'université un souvenir merveilleux, surtout grâce à Peter Zumthor, « un autre maestro », l'appel du cinéma est plus fort et avec les accords bilatéraux, son talent réinvestit les plateaux de tournage en Italie.

Il suffit de lui demander quelle est la « patte Sciaroni » pour que son rire résonne encore. « Je ne sais pas. Sans doute ai-je de bonnes relations avec les acteurs et les actrices. » Ainsi, Valeria Bruni-Tedeschi étant « tombée amoureuse » de son maquillage transparent, elle la fait appeler à chaque tournage. « Vous avez vu « La Pazza gioia » ? Valeria y est incroyable. Comme mon fils a assisté à un bout du tournage, je lui ai montré le film. » Un fils à qui elle transmet le goût des films, persuadée que le cinéma doit faire rêver. Et elle reste proche de Silvio Soldini et de Gianni Amelio, avec qui « on reste en contact en dehors des tournages ». Amelio l'a d'ailleurs rappelée cette année pour son film « La tendresse ». Forcément.

► Texte original: français

**Remise du prix
9 août, 21h30
Piazza Grande**



Sabine Boss, née en 1966, prend la direction du département Film de la ZHdK. Elle a elle-même suivi sa formation dans cette école de 1992 à 1996. Auteure et réalisatrice pour le cinéma, la télévision et le théâtre depuis près de vingt ans, elle a reçu en 2014 le Prix du cinéma suisse pour «Der Goalie bin ig» (meilleur film et meilleur scénario). Actuellement, Sabine Boss travaille sur « Manager », un drame sur fond de suicide, inspiré de l'histoire de l'ancien chef des finances de la Zurich assurance. D'après la ZHdK, ses derniers succès en tant que réalisatrice, pour le cinéma comme pour la télévision, ont pavé la voie à la nouvelle directrice, car ils permettront l'établissement d'un lien fort entre la formation au film et le monde du travail.



Vincent Adatte, fondateur et codirecteur de La Lanterne Magique, est le nouveau président de l'association Cinébulletin. Il remplace Thomas Tribolet, qui quitte cette fonction après quatre ans. Membre du comité depuis plusieurs années, Vincent Adatte a aussi été, dès 2001, au sein de Mediafilm, l'employeur des journalistes du magazine, il connaît donc parfaitement la revue et depuis longtemps. Il est lui-même critique et journaliste cinématographique. Coactionnaire de la société de production Milos Films, il s'occupe actuellement du projet des Petites Leçons de Cinéma.



Willi Egloff a donné son congé lors de la l'assemblée des délégués de Swissperform. Il était le dernier membre fondateur de la société de gestion encore en activité. Il a d'abord travaillé au service juridique de la SSR puis dès 1983 comme avocat à Berne. Dès 1986, il a été directeur général et plus tard président de la Fédération suisse des producteurs de films (SFP). Ce faisant, il a joué un rôle important dans la création et le développement de Swissperform. Son livre, «Histoires du droit d'auteur, ou esquisse sur l'économie politique du droit d'auteur» est paru récemment.



Res Strehle a été élu fin juin au comité des Journées de Soleure. Ce journaliste né en 1951 est chef de projet du monitoring qualité à Tamedia et président de l'Ecole suisse de journalisme MAZ à Lucerne. Auparavant, il a dirigé la rédaction de Das Magazin, celle du Tages-Anzeiger/Newsnet et a présidé la Conférence suisse des rédacteurs en chef. Res Strehle a fait partie, en 1981, des fondateurs de l'hebdomadaire WOZ, avant de se consacrer à ses activités de journaliste indépendant et d'auteur de livres et de films. Res Strehle remplace Christoph Beat Graber, professeur de sociologie du droit à l'université de Zurich, qui aura siégé huit ans au comité.



Florian Pfungsttag prendra ses fonctions en août au Media Desk Suisse, où il sera responsable des domaines du développement de projets, des festivals, des marchés ainsi que de l'aide sélective à la distribution. Né en 1988, il a fait un master en management culturel et politique culturelle à Londres. Florian Pfungsttag a travaillé pendant deux ans comme coordinateur de programme au Festival Tous Ecrans, et comme coordinateur de projets au Doc Outlook-International Market de Visions du Réel entre 2012 et 2017.



Markus König rejoint lui aussi le Media Desk Suisse au mois de septembre. Il y sera en charge de l'administration et de l'aide automatique à la distribution. Le quadragénaire a travaillé auparavant pendant huit ans comme employé de commerce auprès des services zurichoïses de prévention de l'alcoolisme et trois ans au Kino Xenix, où il était notamment responsable de la comptabilité.

Si le tennis y est arrivé, pourquoi pas le cinéma

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt, dans le dernier numéro de la revue Frame, le long dossier consacré à l'état et à l'évolution de la cinématographie suisse. Sans jouer avec les mots, sans diplomatie « fédérale », l'article propose une analyse très pointue et assez provocatrice de la faiblesse, au niveau international, du cinéma helvétique de ces 25 dernières années. Et le point de départ – une confrontation entre la situation de notre branche et celle des pays de dimension équivalente – me semble plutôt intéressant.

Comme journaliste de cinéma et comme spectateur passionné, je me suis effectivement souvent posé la même question : qui est le Godot que nous attendons depuis longtemps ? Pourquoi les frères Dardenne émergent en Belgique, Lars Von Trier au Danemark, Michael Haneke en Autriche, Aki Kaurismäki en Finlande (et leurs héritiers) alors que chez nous, malgré beaucoup de professionnels très capables, nous ne trouvons pas un vrai phare, un nom-guide, le talent absolu qui puisse inspirer les jeunes et mener le peloton comme le faisaient les Tanner, les Goretta et les Schmid d'antan ? Bref, pourquoi n'a-t-on pas encore vu naître un Federer du cinéma ?

Pourquoi si peu de succès en festival ?

Dans son analyse, la revue spécialisée zürichoise observe la situation assez décevante qu'on découvre si on regarde les sélections suisses dans les trois festivals majeurs sur vingt ans : seulement quatre productions majoritaires en compétition, pas de Palmes, Lions ni Ours d'or. Un pays comme la Suède – 9,9 millions d'habitants et 43 films produits par année contre les 83 (en moyenne) de la Suisse – vient juste de gagner à Cannes avec « The Square » de Ruben Östlund et triomphait à Venise, il y a trois ans, avec « Un pigeon perché sur une branche philosophait sur l'existence » de Roy Andersson.

On peut répondre qu'il ne s'agit pas juste de gagner et je suis tout à fait d'accord : les prix et les honneurs ne sont pas les seuls étalons. Mais quatre films sélectionnés sur quelque 60 éditions de festivals, cela montre une difficulté réelle à sortir des frontières nationales. Nous sommes un petit pays, on le rappelle souvent, avec plusieurs langues et donc une grande fragmentation de l'industrie audiovisuelle. Cela dit, la question se pose toujours : qui est notre Godot ?

Frame s'attarde sur les mécanismes de soutien public et consacre un paragraphe assez



© Loreta Daulte, RSI

polémique à l'agence de promotion internationale du cinéma suisse. Il cite le témoignage de la réalisatrice suisse Ivana Lalovic, qui vit à Stockholm et exalte le modèle suédois : pas de commissions avec trop de têtes, pas de soutiens en arrosoir à tout le monde, un esprit radical dans les choix, une créativité au pouvoir etc. Là, j'admets que je n'en sais pas assez pour juger.

C'est plutôt l'autre argument avancé qui a retenu mon attention. L'article touche à l'un des nœuds les plus cruciaux, à mon avis, de la bonne réussite d'un film (et plus encore d'un petit film) : le moment de l'écriture. Même si la comparaison est assez cruelle avec Hollywood, qui écarte quelque 90 % des scénarios, on néglige trop souvent la bonne leçon hitchcockienne (mais aussi loachienne) de ne pas tout faire soi-même. Trop de réalisateurs suisses, apparemment, veulent être les écrivains de leurs histoires à tout prix. Tandis que (avec de nombreuses exceptions vertueuses dont Petra Volpe n'est que le dernier exemple) écrire et tourner un film ne sont pas forcément la même cour de jeu. Je me suis dit – en me rappelant mes analyses de quelques films récents – l'article a peut-être touché sa cible. D'ailleurs, les difficultés qu'il pointe sont celles que Micha Lewinsky, en tant que scénariste, a très bien expliquées dans cette rubrique il y a quelques mois.

Trouver l'effet «wahou»

Comme le producteur suisse Michel Merkt me le confiait récemment à Cannes : « Si j'ai l'impression en lisant un sujet que c'est quelque chose que j'ai déjà vu, alors je

l'écarte. » C'est le « facteur wahou », comme on l'appelle dans le showbiz. Mais on pourrait simplement dire « avec une touche du narrateur ». C'est donc cela le quid beckettien que l'on attend ?

Ambition et courage

Je ne sais vraiment pas, mais j'ai deux espoirs concrets. Dans mon nouveau rôle de délégué général de la Semaine de la critique à Locarno, j'ai vu ces derniers mois quelque 200 documentaires, dont 35 à 40 suisses. Là – tout le monde le rappelle depuis longtemps et le comité de sélection de la Semaine le confirme – notre cinéma peut souvent regarder la production internationale dans les yeux. Pour revenir finalement au cinéma de fiction : l'article de Frame a oublié de mentionner qu'il y a 30 ou 40 ans, dans le tennis, la Suède était le centre du monde : Borg, Wilander, Edberg, Järryd, Nyström, Svensson, Pernfors. Aujourd'hui, j'ai du mal à trouver un Suédois dans le classement ATP. Elias Ymer est numéro 242. Si, en tennis, le drapeau suisse a trouvé un moyen de mener la danse, pourquoi pas (si possible avant 2040) au cinéma ? Si celui-ci existe encore, dirait Marco Müller à ce stade. Il faut du courage, de l'ambition et – comme on dit en italien – « un po' di fondoschierna ».

► Texte original: français

Marco Zucchi

Journaliste à la RSI, délégué général de la Semaine de la critique de Locarno